

## Présentation d'un poème de Rachid Boudjedra : « Le café »

### Rachid Boudjedra : quelques éléments biographiques

- L'écrivain est né à Aïn Beïda en 1941, a étudié en Tunisie et a participé très jeune à la lutte de libération nationale (il a été représentant du F.L.N. en Espagne)
- Licencié de philosophie de la Sorbonne, il séjourne en France, puis au Maroc, avant d'occuper des responsabilités culturelles en Algérie et d'enseigner à l'Institut des Sciences Politiques d'Alger.
- L'écrivain prône une écriture engagée dans le combat quotidien, « orientée « vers une conscience collective » [Jean Sénac].
- Désir de changer le monde à travers l'écriture : « la réalité on ne crache pas dessus / on la transforme ! » [Boudjedra]

### Rachid Boudjedra : quelques indications bibliographiques

- Son premier roman *La Répudiation* (1969), très provocateur, annonce la nouvelle génération des écrivains algériens, avec comme objectifs : la dénonciation des structures sociales et mentales de la société algérienne, dominée selon l'auteur par un « patriarcat polygame ».
- L'auteur a publié ensuite *L'Insolation* (1972), *Topographie idéale pour une agression caractérisée* (1975) qui raconte le périple effectué par un immigré dans le métro parisien : on y retrouve la dénonciation des conditions faites par la France aux ouvriers algériens ; publication d'autres titres : *L'Escargot entêté* (1977), *Les 1001 Années de la nostalgie* (1979), *Le vainqueur de coupe* (1981), etc.
- Depuis *le Démantèlement* (1982), ses romans sont publiés conjointement en arabe et en version française.

### Rachid Boudjedra : quelques citations sur le Moi et l'écriture

- **Le Moi**

« Tous mes romans racontent mon expérience personnelle, ma vie, ma façon de voir les choses. »  
« La subjectivité..., cela ne veut pas dire parler de soi-même, mais parler à partir de soi-même. »  
« Le bonheur m'embête. Ce qui m'intéresse, c'est l'inquiétude. »

- **La Psychanalyse**

« Tout écrivain, je crois, écrit le même roman parce qu'au fond les romans sont des textes qui fonctionnent à partir d'un fantasme central et racontent un vécu personnel, une implication irrémédiable et névrotique dans l'enfance. »  
« La méthode psychanalytique est à concevoir dans le cadre du roman comme méthodologie. »

- **L'écriture**

« J'écris...pour ne pas avoir froid...les mots sont la laine des personnes de mon genre. »  
« Je ne crois pas en la spontanéité de la littérature ni dans l'écriture automatique »  
« J'ai tenté de faire de l'écrit un excès et une sensibilité. Et c'est cela qui compte »  
« Il y a dans l'écriture une mise à mort de soi-même »  
« Nous écrivains, nous ne sommes pas des prophètes mais mon projet est de montrer, de dire ou d'écrire ce monde meilleur possible »  
« Le réel est effrayant. Ecrire, c'est le rendre inoffensif. »

- **Les tabous**

« Je suis avant tout l'historiographe lyrique, poétique, d'une société [...] en pleine recherche. »

« Je ne vois pas pourquoi le gluant, le sordide et le spongieux seraient écartés de notre perception et de notre réalité. Ils existent... Les gens qui refusent ce côté gluant, sordide et spongieux de la littérature se cachent la face. Quant à manquer d'élan spirituel, je pense que c'est... erroné. Même lorsque j'intègre le sexe dans certains de mes textes, il y a derrière une métaphysique et un sens du sacré formidable. »

« J'ai toujours privilégié la femme même en dénonçant sa passivité d'une façon trop passionnelle parfois ».

« Je récuse l'animalité de l'homme. »

- **L'universel et le particulier**

« S'il n'y a pas d'enracinement, de racines profondes, il n'y a pas d'universalité. J'ai souvent évoqué Faulkner et son microcosme de Jefferson, Joyce et sa situation d'exilé irlandais, Proust et son monde limité. Tous ces grands écrivains qui ont atteint l'Universel n'ont pu le faire qu'à travers un enracinement très douloureux et très obsessionnel. »

« Le café »

J'ai acheté  
Un paquet de cigarettes  
Un journal  
Et un rayon de soleil  
Et j'ai été m'attabler  
À la terrasse  
D'un immense café  
J'ai commandé  
Un lait  
Et j'ai disposé  
Mon paquet de cigarettes  
Mon journal  
Mon rayon de soleil  
Et mon verre de lait  
En ordre  
Je me suis bien calé  
Dans mon fauteuil  
Et j'ai commencé à lire  
Tranquillement  
Un instant après  
J'ai regardé  
Mon paquet de cigarettes  
Mon journal  
Mon rayon de soleil  
Et mon verre de lait  
Bien alignés  
Et je me suis demandé  
Si j'étais un révolutionnaire.

Rachid Boudjedra, *Pour ne plus rêver*  
Éditions Nationales Algériennes, Alger.

## Présentation du texte

Le poème appartient au recueil *Pour ne plus rêver*, publié après l'indépendance en 1965.

Deux lectures sont possibles du titre :

1. La fin du rêve comme ce qui est écarté de la réalité, le rêve étant synonyme du faux (correspond à rêvasse) > prôner au contraire une poésie ancrée dans le réel, engagée dans le combat quotidien : pour le poète, la réalité, on « la transforme », et la première étape vers cette transformation, c'est de recentrer le regard sur elle.
2. Rêver comme synonyme d'espoir en un monde meilleur ; or la cessation du rêve signe la désillusion : recueil qui affirme la perte de l'espoir.

Le poème articule les deux sens : désabusement quant à la démission des clercs qui sont logiquement la conscience de leur siècle et l'espoir que véhicule l'éveil final du poème.

## Le titre

Polysémie du titre : désigne le lieu ou la boisson qu'on y consomme > dans les deux cas le titre appelle une atmosphère de détente voire de confort.

Dans son prosaïsme apparent, le titre du texte confirme l'ancrage dans la réalité que suggérait le titre du recueil (*Pour ne plus rêver*).

Le titre annoncerait une rupture par rapport à tout lyrisme et confirme peut-être la fin du « rêve » et le retour à la réalité dans sa simplicité et sa matérialité la plus quotidienne.

## La disposition du poème

Le poème se compose de 28 vers hétérométriques, non rimés.

Les vers, courts, s'alignent en bloc, d'une manière continue, sans blanc typographique.

L'écriture compacte favorise l'unité du poème.

Absence totale d'images, de métaphores, de musicalité palpable, ce qui donne à l'écriture son aspect apparemment « neutre », volontairement prosaïque, comme pour suggérer cette fin du rêve, c'est-à-dire la fin de tout lyrisme, le poème énonçant la quotidienneté dans son caractère le plus plat mais aussi le plus poignant.

→ Le poème prend une forme narrative ; il est structuré autour de verbes d'action : « j'ai acheté », « j'ai été m'attabler », « j'ai commandé », articulés entre deux temps introduits par « un instant après ».

→ La clarté de la structure narrative peut être au service d'une écriture qui se sert de l'anecdote pour mieux introduire la portée critique ou auto-critique du texte.

→ Cela renvoie à la conception de l'écriture selon Boudjedra pour qui l'écriture est une « forme de soudure » : les mots, les vers sont soudés et présentent les traits d'une verticalité qui est à mettre en rapport avec le contenu critique du poème.

→ L'absence d'images, de musicalité et de lyrisme de l'écriture montre une parole nue qui vise à mieux dévoiler le réel dans ses contradictions et ses paradoxes : une écriture « réaliste », brute, évitant tout *pathos* et toute parole enflée ; proximité avec le peuple, la poésie pour tous : un premier moment de transformation de la réalité, la transformation par et à travers l'écriture

## Deux principaux axes de lecture

### 1) L'enchaînement narratif du poème vise à présenter le confort et l'insouciance du « je »

- Premier aspect frappant dans le texte : le poème est structuré exclusivement autour du pronom de la personne du singulier « je » ; à aucun moment la parole ne s'ouvre sur autrui : poème de l'*ego*, texte un peu « solipsiste », aspect rendu plus visible par les possessifs : « mon » qui encadrent les substantifs et indiquent l'idée de l'appropriation et de la possession.
- Premier aspect de ce confort : le lieu où a lieu l'action : le café : espace public de détente et de confort, associé au loisir, à la passivité.
- Orientation matérielle de l'action : les verbes : « j'ai acheté », « j'ai commandé », « j'ai disposé » suggèrent une disposition de pouvoir et d'autorité, né de la supériorité matérielle ou pragmatique.
- L'appropriation matérielle porte sur trois entités : « paquet de cigarettes » [évanescence, action néfaste et stérile] ; « journal » : ce qui saisit le quotidien dans son aspect passager et en quelque sorte évanescence ; « rayon de soleil » : association surprenante, le syntagme est associé, dans l'acte d'appropriation, à « journal » et « cigarette » ; cette coordination entre un concret et un abstrait constitue une syllèpse,
- L'espoir (figuré par le « rayon de soleil ) devient-il une qualité marchande qui s'achète au même titre que les objets du quotidien ? Le poème, si on adopte cette lecture, s'annonce dans une perspective auto-critique.
- La posture du corps suggère le confort et l'inaction : « s'attabler », « je me suis bien calé ».
- La modalisation de ces actions par la référence à l'idée de l'ordre : « en ordre », « tranquillement », « bien aligné » : univers où tout paraît rangé et ordonné.
- Le poème offre l'image de la stabilité, de l'ordre qui s'oppose à toute agitation intellectuelle ou révolutionnaire : possibilité d'y lire une dénonciation de ces spectateurs passifs – intellectuels, ou autres – qui, au lieu de changer la société et le réel, se contentent de le contempler ou de le lire « à travers le journal ».

### 2) Le poème laisse entrevoir un moment d'autocritique et d'éveil au niveau de la conscience.

- La narration poétique se structure autour d'une transition : « un instant après » qui scinde le texte en deux moments, et c'est ce deuxième moment qui va introduire un changement dans le texte.
- Cet éveil se signale par une rupture au niveau des verbes employés dans le texte avec l'introduction du verbe regarder : « j'ai regardé » : attitude d'observation et non plus de simple consommation, qui pourrait se lire comme un acte de méditation favorisant un retour sur soi précédant l'interrogation qui va suivre.
- Le regard va introduire en effet une question indirecte, sous la forme d'un discours rapporté « et je me suis demandé ».
- La question véhicule un moment, le seul dans le poème, de remise en question de soi, qui s'oppose à la posture de confort dans le poème.
- Se demander : acte de l'esprit qui s'interroge / qui s'inquiète ; l'assonance en « é » entre « aligné » et « demandés » vise à mieux mettre en valeur l'opposition entre l'ordre et l'inquiétude qui naît du questionnement.
- La question semble plus ironique que « réelle » : l'opposition flagrante entre le mot « révolutionnaire » avec tout le contenu du texte donne à la question une tournure

d'autodérision, puisque le poème en indique d'une manière claire la réponse : je ne le suis pas.

- La question qui montre une posture autocritique du « je » rappelle les propos *princeps* de Boudjedra : « La réalité, on ne crache pas dessus, on la transforme ».
- Or, entre « révolutionnaire » et « café » : il y a manifestement antagonisme : la révolution ne se fait pas en étant calé sur son fauteuil de café, en contemplant, bien rangés les objets de consommation du quotidien.
- Il s'agit donc d'un poème très critique quant à ces spectateurs reclus dans leurs phalanstères : appel, indirectement, à une immersion dans la réalité pour mieux la dévoiler, la changer.

### **Compléments de lecture : deux extraits de l'œuvre de Boudjedra**

Premier texte : un extrait de *La Répudiation*

« Mon père est un gros commerçant. Il dort dans son alacrité rassurante. Ma mère est une femme répudiée. Elle obtient l'orgasme solitairement, avec sa main ou bien avec l'aide de Nana. Dans notre ville les marabouts se multiplient. Les rapports qui régissent notre société sont féodaux ; les femmes n'ont qu'un seul droit : posséder et entretenir un organe sexuel. Je suis un enfant précoce ; c'est une danseuse, amante de Si Zoubir, qui me l'a dit. Je n'ai pas très bien compris ; pourtant je n'avais rien fait de mal ; je l'ai seulement regardée se déshabiller en pensant qu'elle était moins belle que Zoubida. Elle m'a laissé faire et elle a ajouté : « Tu as de qui tenir ! ». Là non plus je n'ai pas compris à quoi elle faisait allusion. Zahir et moi, nous fréquentons le lycée et, à ce titre, sommes la fierté de la famille ; cependant nos oncles nous haïssent justement pour cette promotion, gage de rupture définitive d'avec la paysannerie riche et semi-féodale. Ma belle-mère est très belle mais je fais courir le bruit qu'elle est très laide, cela aide ma mère à vivre. Tous les matins, à quatre heures, je vais à l'école coranique apprendre ma « sourate » quotidienne. [...].

Dans l'école, le souci commun consiste à somnoler ; c'est tout un art de somnoler ! Il s'agit de ne jamais fermer la bouche, de se balancer comme un cercopithèque. Dès que l'on s'arrête de brailler, la longue baguette à tête chercheuse du maître entre en action. C'est un jeu de massacre où l'on gigue et gigote beaucoup : on ne badine pas avec la religion ! En hiver, j'aime beaucoup somnoler et le maître n'y peut rien car je lui fais du chantage : l'année dernière il m'a fait des propositions malhonnêtes et je les ai acceptées afin qu'il me laisse en paix et me donne le loisir de rêver du corps somptueux de ma marâtre. Tout le monde accepte les propositions du maître coranique ! Il nous caresse furtivement les cuisses et quelque chose de dur nous brûle le coccyx. C'est tout ! Je sais que ce n'est pas grave. Mon frère aîné veille au grain. Les parents, généralement au courant de telles pratiques, ferment les yeux pour ne pas mettre en accusation un homme qui porte en son sein la parole de Dieu ; superstitieux, ils préfèrent ne pas être en butte aux sortilèges du maître. Ma sœur dit que c'est là une séquelle de l'âge d'or arabe. Plus tard, j'ai compris que c'est la pauvreté qui incite le « taleb » à l'homosexualité, car dans notre ville il faut avoir beaucoup d'argent pour se marier. Les femmes se vendent sur la place publique, enchaînées aux vaches, et les bordels sont inaccessibles aux petites bourses ! ».

Deuxième texte : un extrait de *Journal d'une femme insomniaque* (roman traduit de l'arabe par Antoine Moussali en collaboration avec l'auteur)

#### « La première nuit »

Le jour où je fus surprise par ma propre puberté je crus que j'allais certainement mourir. Je suis restée sur mes gardes tout le long de cette abominable journée. En attente de mort. En vain. Je ne décédai pas ce jour-là. Ni les jours suivants. Non plus. J'en fus consternée. Je compris – confusément – alors que le malheur de la féminité s'était installé en moi. Je me suis nouée. Je me suis engouffrée dans le labyrinthe de l'échec et de la culpabilité. Je me suis pansée comme on fait avec une blessure qui n'arrête pas de couler. A l'aide d'une bande de gaze longue de plusieurs mètres. Je l'ai enroulée quatre fois autour de mon ventre. J'ai rajouté par-dessus un grand morceau de toile épaisse. Rigide. Imperméable. Je l'ai serré très fort autour de mon corps. Je fus tentée par le rite des morts chez les anciens Egyptiens. Je voulus me transformer en une momie empaquetée de haut en bas dans ses bandelettes de lin. Je fus prise de frayeur à l'idée de ce qu'allaient dire les gens. Je crus déceler quelque chose de surnois dans le regard des grands. Je me suis concentrée sur le désir de cicatriser ma plaie inférieure. Je déroulai d'autres pansements. Encore. J'enfermai mon secret dans un mutisme définitif car je savais bien que

si je me confiais à quelqu'un j'aurais été punie. Depuis ce jour je devins comme secrète. Emmurée. Puis soudain l'hémorragie cessa. Ma propre puberté me monta à la gorge. Ma voix avait changé. Mes yeux aussi. Lorsque tout cessa je sortis dans la rue. Je gardai quand même mes pansements enroulés en strates successives. En prévision d'une éventuelle pollution sournoise. Faveuse. J'ai regardé les gens et les choses. J'eus l'impression que je les découvrais pour la première fois. Sortes de nains. Pitoyables. Malheureux. Vivisectionnés. A vif. A mon image. Dès lors j'évitai de me regarder dans un miroir. Je fus dominée par une nette tendance à la décomposition et à l'effaçage. J'étais donc devenue adulte. »